

Supplément au SOP n° 32, novembre 1978

LITURGIE, MISSION ET LIBERATION

Conférence faite le 26 septembre 1978
par le métropolite GEORGES (Khodr) du Mont-Liban
dans le cadre de la 2ème Consultation internationale
de la jeunesse orthodoxe, organisée par la Fédération
universelle des associations chrétiennes d'étudiants
(FUACE) au Caire (Egypte)

Document 32.A

LITURGIE, MISSION ET LIBERATION

Conférence faite le 26 septembre 1978 par le métropolite GEORGES (Khodr) du Mont-Liban dans le cadre de la 2ème Consultation internationale de la jeunesse orthodoxe, organisée par la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants (FUACE) au Caire (Egypte).

Liturgie, mission et libération : la juxtaposition même de ces trois termes soulève d'emblée un ensemble d'interrogations. En partant de la donnée de foi selon laquelle mission et liturgie appartiennent au même souffle de l'Esprit dans l'Eglise, dans quelle mesure pouvons-nous considérer la libération de l'homme dans la cité comme appartenant à Dieu ? Il faut que ce concept tienne de la liberté des enfants de Dieu et que son déploiement dans le temps touche à l'éternel pour que nous l'envisagions dans une réflexion religieuse. Mais il s'impose aussi que la vie historique de l'Orthodoxie le reconnaisse comme sien pour que notre méditation de ce thème ne tourne pas à vide.

Car il est manifeste que le concept de libération reste intimement lié, d'une part à l'expérience sociologique de chacune des Eglises, mais aussi, et peut-être plus particulièrement, à son ecclésiologie. On est conditionné, à des degrés divers, par la pesanteur de l'histoire nationale qui porte soit à la résignation soit à l'impatience ou la révolte mais aussi et surtout par une vision où l'Eglise se présenterait plutôt comme un espace trop vide ou au contraire comme un espace suffocant. La tentation serait alors de susciter un espace plus large que celui de l'Eglise historique, plus libérant. Si une Eglise se comprend comme le Corpus Christianum et que cette société de chrétiens est loin de s'identifier au Corps du Christ l'on sera séduit par le monde créé que l'on prendra comme le lieu historique du salut puisque lieu de justice et de créativité. Je sais bien que la simplicité évangélique fut et demeure capable de susciter une action sociale de grande envergure. Et le Jésus des Evangiles restera toujours la vie même de tout mouvement de libération en milieu chrétien. Il n'en restera pas moins qu'une ecclésiologie inadéquate est source d'erreurs et de défaillances dans la praxis sociale. Inversement, une situation sociale opprimente rendra impossible le jeu social dans sa plénitude. Peut-être l'intercession incessante de la liturgie pour la paix du monde exprime-t-elle le rêve d'une action libérante de l'Eglise régénérée par l'Eucharistie. Mais l'Eglise d'Orient qui ne se veut pas seulement célébration mais "autel du pauvre" selon le mot de saint Jean Chrysostome s'est vue confirmée au sanctuaire par les pouvoirs établis. Si Dieu fait peser pour longtemps le bâton des impies sur le sort des justes, ceux-là étendront leurs mains à l'iniquité. La liturgie sans courage deviendra contre-témoignage. L'Eglise la moins formelle accordera une valeur quasiment absolue aux rites et aux formes. Mais comme un filon d'or l'esprit prophétique surgit ici et là généralement lié à un moine ou à un hiérarque, et parfois à un prêtre, pour s'exprimer dans l'historique. C'est dire que la prière de l'Eglise fut génératrice d'une action sociale féconde.

Le point de départ du "refus" dans les Balkans, au Proche-Orient ou en Russie fut cette compassion infinie pour le prochain entretenue par une vision rédemptrice du Dieu-Homme et de l'homme appelé à la déification.

Dans les diverses régions du monde orthodoxe, dans des conditions différentes de vie il y eut une rencontre grandiose avec l'humain. On a pu confondre Orthodoxie et nation. Qu'importe si l'on se trouvait du côté des persécutés. La structure injuste pouvait être étatique ou non. L'attitude était celle d'un refus en faveur de tous les hommes atteints par l'injustice. Cette vision non élaborée idéologiquement tient en partie peut-être au fait que la chrétienté orthodoxe ne fut pas historiquement aussi touchée que les pays occidentaux par l'industrialisation et que le peuple des croyants resta en majeure partie à l'écart des problèmes sociaux. Ce que Wladimir Weidlé dit de la Russie comme nation jamais intégrée à un Etat, celui-ci étant considéré comme une bureaucratie de type occidental, reste vrai pour un certain nombre de pays traditionnellement orthodoxes. L'Etat, dans la conscience de l'Eglise, continuait, comme à Byzance, à être considéré comme s'occupant des affaires du siècle. La vie du peuple orthodoxe s'entretenait par la culture, les traditions populaires et paysannes, mais cette chose occidentale qu'on appelle l'Etat n'intéressait que la société bourgeoise qui lui élaborait son idéologie. De ce fait la bourgeoisie de souche orthodoxe se détachait de l'Eglise d'autant plus que, formée à l'école de l'Occident, elle n'avait pas beaucoup de respect pour les popes ignorants. Cette dichotomie entre l'Etat et la conscience populaire explique en grande partie, je crois, le fait que les masses orthodoxes ne furent pas politisées et appuyèrent ainsi le conservatisme. La pensée sociale avancée devenait le fait de la bourgeoisie, déjà détachée de l'Eglise et surtout dédaigneuse d'un style populaire qu'elle croyait trouver dans l'Orthodoxie historique.

Mais, contrairement au conservatisme traditionnel on trouve, dans certaines populations orthodoxes, un esprit de libération qui peut épouser des formes très diverses d'engagement politique, allant aux plus extrêmes. Les Orthodoxes qui suivent cette tendance témoignent qu'ils trouvent dans l'Orthodoxie un climat de liberté. Il faut porter à l'actif de la liberté le message de justice et des droits des pauvres prêché par les Pères. Peut-être l'exploit le plus significatif dans la philanthropie byzantine fut-il la libération par des saints et des hommes pieux de leurs esclaves, le fait que cette libération était souvent prescrite dans les testaments.

Un passage de Nicolas Berdiaev dans les *Cinq méditations sur l'existence* nous permet de cerner ce concept de libération : "l'existence humaine, dit-il, n'a de sens que par la suppression de tout esclavage de l'homme, de la personne, à l'égard du monde, de l'Etat, de la nation, de la pensée abstraite et de l'idée abstraite, et par sa subordination immédiate au Dieu vivant. Et c'est seulement après cette libre subordination intérieure à Dieu, qui n'est jamais "général", que la personne humaine peut déterminer du dedans ses relations avec les valeurs suprapersonnelles et avec les réalités générales. Pour qu'elle trouve sa nature et sa vocation sociales, il faut que, dans son existence, dans sa conscience, elle soit soustraite à la pression du social" (p. 184, éd. Aubier, Paris).

Il est vrai que les hommes dans l'Eglise sont souvent manipulés, car l'"establishment" orthodoxe est vicié depuis Constantin, comme si nous ne pouvions pas nous passer de la mystique de l'Empire. Dans notre mentalité l'Empire byzantin continue dans les Etats de tous les temps. Nous avons remplacé le voile de la Théotokos par la protection des gouvernements. Non seulement personne ne protège les "humiliés et les offensés" de la tyrannie ou de l'arbitraire de l'Etat, mais c'est l'appareil ecclésiastique qui acquiert pour fonction l'apologie du régime sous lequel il vit. L'Orthodoxie historique est victime de

cette illusion que l'Etat-nation constitue le cadre même de la vie de l'Eglise. Or toute société appartient au monde déchu de la contrainte et du compromis. Elle est étrangère à la notion de vérité. Elle ne se laisse pas interroger par la vérité.

Il s'agit ici non d'une fidélité théorique et sentimentale à l'Orthodoxie mais de l'orthopraxie garante de notre liberté intérieure. C'est à partir de cette liberté dans l'Esprit Saint que le monde orthodoxe pourra être écouté s'il parle au monde de libération.

Certes le chrétien n'est pas un anarchiste. L'autorité civile participe pour lui d'une certaine légitimité dans la mesure où elle tient de Dieu (Epître aux Rom. ch. 13). Le croyant n'est pas pour autant un partisan acharné de l'ordre. Le témoignage évangélique met en question l'ordre établi. C'est la raison pour laquelle le chrétien n'est pas systématiquement un homme soumis ; il s'adapte aux changements brusques à cause des hommes qui vivent sous les décombres de la figure de ce monde. Il comprend la complexité d'une situation qui surgit et tente de l'orienter vers plus de justice, dégagé du complexe du minoritaire ou de la restauration théocratique et, en général, de tout dogmatisme à quelque obédience philosophique qu'il appartienne.

Au stade de la réflexion la liberté est notre seul acquis. Peut-être atteindrons-nous plus de clarté quand nous la mettrons en relation avec la vie même de l'Eglise. Nous ne saurions, en effet, envisager la liberté en elle-même. "La liberté est par définition impossible à définir, puisque ce qui se définit cesse d'être libre" (Paul Verghèse). Elle prend toute sa signification de la vie nouvelle en Christ. C'est cette vie nouvelle que la mission et la liturgie de l'Eglise communiquent. Et la rencontre intime de l'Eglise avec l'histoire des hommes sera ainsi comprise par saint Maxime : "Celui qui connaît le mystère de la Croix et du Tombeau connaît le sens (logos) des choses ; celui qui est initié à la signification cachée de la Résurrection connaît le but pour lequel dès le commencement Dieu créa le tout". C'est dire que l'Eglise est le coeur du monde ou le monde en voie de transfiguration. Dans l'absence d'opposition entre le sacré et le profane, du fait que la grâce et la nature ne sont pas dans une situation d'extériorité, toute la vie de Dieu est dans le Corps de Son Fils qui la répand par l'Esprit dans les sacrements et dans le cosmos tout entier. De la même manière, la relation de l'Eglise et du cosmos même historicisé est à percevoir dans leur intériorité. L'Eglise n'est qu'incidemment communication. C'est en tant que communion qu'elle devient lieu du message, unique et irréductible. Cachée en Christ et présente au monde dans les mystères, elle est libre du monde et de sa propre existence dans le temps puisque l'histoire du monde comme la science est loin de l'épuiser. C'est parce qu'il connaît son intimité que le chrétien peut témoigner de son efficacité. L'incroyant reconnaîtra à l'Eglise un ensemble de valeurs marginales ou incidentes, mais guère sa propre essence. C'est pour cette raison même que si les chrétiens se ruent sur l'analyse psychologique ou sociologique, sur l'activité scientifique pour en assaisonner la théologie ou acquérir une virulence nouvelle, ils produisent toujours quelque chose de techniquement inférieur et ils ne transportent personne au vif du message.

Le "Dieu sensible au coeur" demeure toujours l'objectif de toute approche chrétienne, de l'intellectuel chevronné comme de l'homme simple. Il faut connaître incontestablement les chemins sinueux de l'être contemporain. Mais aucune finesse de l'intelligence ne portera la vie si le coeur du messager n'est plus la demeure de la Trinité Toute Sainte. L'Eglise n'a jamais frappé personne par la simple fascination d'un enseignement cohérent. L'Evangile n'est

porteur de grâce que parce qu'il reflète partout le Visage défiguré et glorieux du Seigneur. C'est par les saints que le seul Saint agit dans tous les temps. Et la sainteté est génératrice de cette unité qui témoigne de Lui. C'est, avant l'accomplissement, pour l'Eglise la seule dynamique de Son envoi. L'Eglise n'est, en effet, missionnaire que dans la mesure où elle est icône. Vierge, elle met au monde Celui qui sera ainsi reçu comme le Seigneur du monde. Il est accueilli comme le Fiancé qui sollicite l'amour. L'humanité, en le contemplant victorieux sur la croix, s'offre en Epouse. Elle apprend qu'Il est "Agneau immolé avant la création du monde", que le Golgotha fut par le Fils la révélation de l'amour éternel au sein même de la Trinité.

Car tout ce qui est manifesté dans le mystère de l'économie du Fils comme dans celle du Saint Esprit dans le temps de l'Eglise traduit simplement la vie intertrinitaire. En effet, avant le commencement le Père connaît le Fils devant Sa Face selon le mystère kénotique. Il s'efface devant Lui pour le poser comme un autre Visage. Il fait de même à l'égard de l'Esprit. Tout est, du fait de ce dépouillement, périchorèse d'amour. C'est dans cette ineffable unité que l'Eglise et chacun de ses membres entrent. Et c'est cette communion interpersonnelle en Dieu qui est source de la communion divino-humaine à laquelle nous participons dans l'Eucharistie et que nous présentons au monde comme modèle de son unité. L'unité du genre humain n'est pas pour nous constituée par quelque forme juridique de regroupement de nations. Une série incalculable de révolutions et de restructurations pourrait éventuellement amener à un équilibre plus ou moins durable. Il s'agit, pour nous, d'une unité vraie dans laquelle la société n'est pas atomisée en individus voués chacun à son effroyable solitude, d'une unité interpersonnelle qui est le but ultime de la politique et de la culture, qui sera consommée dans la Parousie.

Cet amour trinitaire qui s'épanche sur les souffrances du monde demeure toujours un amour crucifié reçu par quelques uns, ceux-là même qui, dans une patience infinie, se heurtent aux "puissances et principautés" de ce siècle. C'est au sein de l'injustice, dans le domaine du mal et de la mort, que la mission s'accomplit. Et si elle assume tout le sang des justes et la douleur de ceux qui se perdent, elle baptisera l'Eglise et ceux qui vont à la mort dans la lumière de Pâques. Une donnée principale de la foi est le triomphe fulgurant du Christ sur la mort comprise à la fois dans ses aspects individuels et communautaires. Toutefois, le Second Avènement ne correspond pas à un mûrissement inéluctable de l'histoire selon une démarche rationnelle mais s'annonce comme la Visitation ultime au sein d'un éclatement. Comme l'a vu le congrès de Cernika près de Bucarest en juin 1974 : "la mission de l'Eglise ne peut pas édifier ou amener le Royaume. Elle peut seulement annoncer sa venue au travers du kérygme de la Résurrection et le désigner de façon sacramentelle. La mission peut donner un avant-goût du Royaume : elle ne peut pas le construire à l'aide d'un matériau social et historique."

Dans la lutte des hommes le témoignage de la foi revêt une signification particulière dans l'évangélisation et la forme canonique de l'Eglise. Tout le problème des ethnies, des langues et des minorités religieuses dans le monde qui a reçu dans le travail missionnaire de l'Orthodoxie une solution remarquable reste au coeur des mouvements de libération dans les temps modernes. L'Eglise d'Orient a toujours pratiqué l'indigénisation et l'univers orthodoxe se veut une société pluraliste d'Eglises où chacune use de la langue de son peuple. Il reste toutefois que le vieil homme ressurgit dans la vie canonique de l'Orthodoxie et particulièrement dans la Diaspora. Si, un jour, une forme d'unité est exprimée dans nos communautés d'Occident, si le baptême libère également l'homme

et la femme, le Grec et le barbare, si tout orthodoxe est accueilli avec le même empressement autour de la table mystique avec tous les privilèges que l'Eucharistie lui confère, nous pouvons alors offrir au monde le spectacle de l'unité authentique au sein d'une diversité de cultures et de charismes propres aux peuples. Alors le dialogue avec les autres religions que nous proposons a quelque chance d'être écouté. L'humanité souffre d'étouffement spirituel. Il ne s'agit pas de la séduire par un concordisme ou un syncrétisme de mauvais aloi mais d'entretenir sa vie en l'invitant à fréquenter des hommes sauvés. Le salut compris comme la déification de l'homme, de tout l'homme dans un cosmos transfiguré, le salut offert d'une manière expérientielle par une Eglise sacrificielle sera saisi comme répondant véritablement à toutes les aspirations de l'homme.

Affirmer cela c'est d'abord affirmer que la valeur communionnelle, si elle nous découvre la profondeur catholique de l'Eglise, l'importance de rendre "chaque homme parfait dans le Christ Jésus", la vérité envahissante demeure que chacun de nous doit naître de la paternité spirituelle, que les nouvelles connaissances ou les techniques de communication ne doivent jamais nous voiler les tâches les plus traditionnelles de la pastorale de chaque malade, de chaque démuné, de tout homme qui ressent le besoin d'être porté dans la prière ou d'être simplement aimé. Seule peut-être l'Eglise de Jésus-Christ reste au milieu de l'invasion de l'homme par les masses capable d'écouter les gémissements de chaque homme. Il va de soi, pour beaucoup de pasteurs, que célébrer dignement et solennellement constitue le cadre normal de la conversion. Rien n'est moins vrai. La mystagogie ou catéchèse liturgique fut toujours la condition de la participation au culte. La conscience personnelle de la vérité révélée s'avère dans les faits indispensable à l'adoration du Père en esprit et en vérité. On ne saurait briser le phénomène de masse dans une société dont la loi est la communion qu'en appelant chaque membre de cette société à la vigilance spirituelle et à l'ascèse.

L'on voit que nous sommes toujours ramenés au caractère central de la liturgie. Malgré quelques dévotions paraliturgiques des derniers siècles qui portent la marque du sentimentalisme et malgré beaucoup de textes prosaïques et plats, la liturgie byzantine demeure une oeuvre qui dépasse toute imagination, source, par excellence, de la restauration de l'être entamé par toutes les forces de désintégration et d'évanouissement qui nous envahissent de toutes parts. L'homme contemporain est en quête d'unité, d'espérance et de beauté qui sont, à leur stade ultime de révélation, les lieux mêmes de la foi. Mais la liturgie n'est autre que la foi éprouvée dans le mystère de l'habitation de Dieu en nous et communiquée par tous et à tous selon la loi du rassemblement eucharistique, rassemblement qui incarne une vision du monde. La liturgie nous rend ensemble présents à la Présence par le dépassement du mot simplement dit ou même compris comme par le dépassement de toutes choses esthétiques invitées à ce rassemblement du temps et de l'espace dans lesquels se déroule cette action. Harmonie par inclusion opérée selon le jugement des saints et participation d'éléments matériels dans une appréhension des choses où le fini se transcende par aspiration, où les limites de la matière et de l'invisible s'évanouissent grâce à une transhumance de la matière et du feu de l'Esprit.

En reprenant ces choses que je viens d'évoquer je dirais, par exemple, que la parole lue dans l'assemblée devient signe du salut apporté par le Christ et qui se déploie devant nous comme vérité actuelle et toujours nouvelle et qui ne prend sa signification totale qu'à la fin des temps. Certes le mot est pédagogique mais il est aussi vérité comme tout signe authentique lorsque l'humanité est noyée dans la prostitution de la parole par la publicité et le discours politique. Quand dans un texte ce qui est dit n'est pas signifié, le mot devient traumatisme jusqu'à la folie. D'une manière positive la parole liturgique m'unit

aux fidèles de tous les temps dans la simplicité de la profession de foi. Dogmatique, notre culte me libère de mes fluctuations sentimentales tout en étant individuellement approprié. L'assemblée me reçoit et me projette vers l'éternel présent et durable selon l'infinie richesse de la tradition dans la communauté des gens simples et des hommes cultivés beaux ou laids, riches et pauvres, tous dans la repentance pour se pardonner leurs limites et leurs préjugés et se retrouver accueilli autour de la même Cène. En effet, si la Parole reçoit un souffle prophétique, elle chasse les vendeurs du Temple et soumet l'injuste à la discipline canonique. Il n'y a pas de communauté eucharistique dans l'oppression et l'Eglise est juge en matière d'administration des sacrements. Mais si je ne suis pas rejeté par mon baiser perfide, je suis établi dans l'assemblée des justes, inentamé par mon péché, agréé par les frères, rendu à la communion des saints et l'éternité est désormais mon projet. Je ne suis plus livré à mes phantasmes, ni dévoré par la jalousie de mes honneurs et la vanité de mon intelligence ou de mes vertus puisque la richesse des frères me découvre ma pauvreté. Ainsi triomphè-je de la vanité du moi et de l'orgueil collectif puisque c'est le Christ qui édifie Son Corps.

J'ai évoqué, tout à l'heure, le dépassement de la chose esthétique. Ici la beauté subit une véritable métamorphose et ne peut plus être appelée beauté purement esthétique. Par le chant et surtout par l'icône, l'art devient participant du monde à venir parce qu'il représente le Seigneur en gloire. Après le désarroi de l'art moderne, l'homme ici n'est plus devant l'impasse de la désintégration de l'humain mais il retrouve son image propre et inté-rieurement cohérente parce que reflétant la lumière du Ressuscité. Je ne connais pas d'autre lieu de l'activité humaine où l'eros est pris d'une manière créa-trice et sans dérèglement. Le corps est là dans l'attente de sa résurrection. C'est le mal qui l'avait distancé de l'âme. Ensemble ils sont lavés, oints, aspergés, éclairés, exorcisés en vue de leur santé commune. Le corps eucharistié parce qu'ayant pris le Corps et le Sang du Christ ne connaît plus de limite. Grâce à ce don, le corps humain reçoit le gage de la vie éternelle : il est fondé comme médiateur entre Dieu et le cosmos et accomplit déjà la rédemption de ce dernier. Quoiqu'appartenant par le péché au monde déchu, nous récapitulons tous les éléments du monde par cette continuation de l'Eucharistie qu'est le sacrifice vivant de nos corps par la chasteté et l'intégration de l'être.

Qu'il me soit permis ici de citer un passage de ma communication à l'assemblée d'Etchmiadzin de septembre 1975 (SOP n° 1) :

"Seul le Christ délivre de la torture de l'espace et du temps. L'espace est séparation, douleur de la non-présence de l'ami, impossibilité de l'ubiquité, pesanteur du corps non encore glorifié. Peut-être que peu d'hommes partagent ce genre de souffrance. Mais ils éprouvent tous la douleur du dépaysement ou de l'émigration forcée, l'arrachement aux leurs. Or, dans l'église-temple nous ne sommes plus livrés à l'horizontalité pure. Il y a une proximité qui s'établit dans le sang du Christ (Ephès. 2/13), une destruction du mur de séparation. Le temple chrétien représente symboliquement le Corps du Christ qui croît à partir de la pierre angulaire. Lors de la fête de l'Exaltation de la Croix, celle-ci bénit les quatre coins du monde et les rassemble. Elle nous prend en sa verticalité dans un mouvement incessant vers le Pantocrator de telle sorte que l'espace sacré marque le point de départ d'un pèlerinage incessant. Le Christ cicatrise en nous la déchirure de l'espace. Nous savons désormais que malgré toutes les contingences une même adoration de l'Agneau immolé s'accomplit, que la foi dépasse tout conditionnement de quelque nature qu'il soit."

Un des traits les plus exaltants de la conscience liturgique est la délivrance du joug du temps dans sa mortalité et son ennui. Le "rien n'est nouveau sous le ciel" est vaincu par la vie pascalle : "voici que toutes choses sont nouvelles", non de la nouveauté de ce qui advient à cause du déroulement du temps, mais grâce à ce qui en nous et autour de nous participe à la nouvelle naissance dans le Saint Esprit. C'est l'espérance de ce qui est recréé, résurrectionnel, car le temps comme tel ne fait que véhiculer l'homme dans sa vétusté et ne crée strictement rien. Racheter le temps mauvais en le vidant de son mal par l'irruption de l'éternité en lui, cette qualité divine qui ne saurait venir du créé et qui, sans le détruire dans son écoulement comme dimension de ce cosmos, le remplit d'une réalité qu'il ne possède pas en propre.

Par le sacrement nous ne sommes plus dans la répétition mais dans une création absolue. La nouvelle création en Christ appartient au siècle à venir qui déchire la trame du temps. Nous vivons par rapport à l'histoire constamment sur deux plans, celui de la continuité historique et celui de la discontinuité eschatologique. Nous sommes confrontés par un processus de croissance et un processus de désagrégation. L'existence réelle est appréhendée dans la foi. Elle n'est pas réductible à une rationalité historique pure, ce qui dévoile un double statut historique du chrétien. Il est, en même temps, un être engagé selon les règles de l'histoire et un témoin qui conteste la forme que prend son engagement".

Nous avons tenté le long de cet exposé de déceler dans la mission et la liturgie de l'Eglise les lignes qui pourraient fonder une action pour la liberté telle qu'elle se dégage de l'expérience historique des chrétiens d'Orient et, en général, de l'expérience commune des hommes. Il nous reste à préciser davantage la nature du lien qui unit l'Eglise et la cause de la justice. Des théologiens orthodoxes réunis en Crète en mars 1975 en vue de la préparation d'une des sections de la Vème Assemblée du Conseil oecuménique des Eglises à Naïrobi, section intitulée "Structures d'injustice et luttes pour la libération" ont trouvé que le terme de structure était vague et insaisissable. Le document dit : "puisque les structures ne sont pas des entités dotées de volonté et de liberté il n'y a pas lieu de les considérer comme entachées de péché..." Et il poursuit : "Quand les gens disent que les structures sont injustes ils veulent dire que la manière dont les relations humaines sont établies n'est pas conforme aux exigences de la société". Le problème était mal posé par les instances oecuméniques. Il ne s'agit pas en effet d'objectiver le péché ni non plus de nier la réalité du mal dans la vie politique comme liée aux "puissances des ténèbres". En fait, le contraire du péché est la vie divine. Le péché est ce qui empêche cette vie de croître en nous. Et les schémas de domination comme les relations internationales d'injustice et d'exploitation doivent être analysées par les chrétiens à cause de leur pesanteur qui induit en tentation. Il s'agit comme pour de nouveaux samaritains d'aller intelligemment et ensemble, comme nous prenons l'Eucharistie ensemble, au secours des hommes laissés sur toutes les routes de l'histoire pour que l'invitation à la Cène du Seigneur qui leur est lancée garde quelque sens.

Depuis que, par le Christ, l'histoire est devenue une dimension du cosmos, la transfiguration de celui-ci passe par un processus historique, même si celui-ci n'a pas le dernier mot. Je souscris complètement à l'idée de Panayotis Nellas qu'à l'efficacité politique l'Eglise préfère la fécondité intérieure, étant entendu que communautairement et solidairement avec d'autres les chrétiens oeuvrent, sans rien absolutiser, en vue de structures considérées, hic et nunc, comme plus justes. Il va de soi que la lutte sociale nous découvre la relativité et la précarité de tous les schémas que l'homme suscite dans sa générosité. Il va de soi aussi que l'analyse sociale ne mène pas nécessairement aux mêmes positions et qu'une pluralité de vues dans la même Eglise nous inspire des options

diverses. Les théologiens réunis en Crète ont écrit : "Le premier témoignage de l'Eglise en tant que communauté historique vivant la vie trinitaire sur terre est d'être un signe, un sacrement de cette vie, plutôt que d'accomplir de nombreuses actions pour transformer des structures injustes en structures justes, ou de parler pour critiquer les structures injustes, ou encore de prescrire des modèles de structures plus justes." Ce passage est susceptible d'une interprétation saine si l'on entend qu'être signe de la vie trinitaire précède logiquement - mais non chronologiquement - l'engagement pour la libération. (...)

Notre monde contemporain est sensible au fait que c'est l'oeuvre commune - et non seulement l'exploit ascétique - qui est revêtue de sainteté. Il est une lutte - et cela a été bien vu par les théologiens - avec les principautés et les puissances, les esprits du mal dans les lieux célestes qui se cachent derrière les structures injustes. Voilà pourquoi la lutte décisive reste une lutte spirituelle. Mais évidemment, il faut parler contre les structures injustes car après tout "au commencement était la Parole" et la parole de la foi est toujours créatrice de nouvelles réalités. Parler pour Dieu en face de quelqu'un c'est bien cela la prophétie et l'Apôtre prescrit de ne pas éteindre l'Esprit.

Trois remarques s'imposent : la première étant que l'Eglise sera d'autant plus efficace dans l'oeuvre de libération qu'elle sera libérée elle-même des schémas de domination exercés par les clercs ou les laïcs : du démocratisme égalitaire où l'autorité de Dieu, de Sa Parole et des saints canons ne compte plus, de l'exploitation par des prêtres et des fonctionnaires ecclésiastiques, de la richesse, de l'identification au pouvoir établi, de l'embourgeoisement pontifical et de l'onction dans le vocabulaire et les manières qui transforment l'Eglise en un corps soumis comme le corps social à la loi de la mort.

La seconde remarque est que l'Eglise, dans la captivité de Babylone, étant exclue, ici ou là, de tout dialogue avec le monde, est parfois condamnée au silence. Certains hommes d'un très grand courage arrivent à percer ce mur de silence mais d'autres ressentent leur propre misère au milieu de la terreur et ils en pleurent. Il est impératif, dans ces conditions, de se sauver du mensonge et de ne pas périr par la sagesse de ce siècle. Une très grande compassion à l'égard de cette Eglise est pour elle source de joie et d'une vérité à accomplir par la bonté et les larmes.

La troisième remarque est celle faite par Jürgen Moltmann quand il écrit : "Eschyle a dit que l'homme perd la moitié de sa vertu dans l'esclavage, mais il n'a pas dit que l'homme gagne la moitié de sa vertu dans la liberté. En d'autres termes, si l'exploitation, l'oppression et l'aliénation de l'homme résultent souvent de mauvaises conditions de vie, la libération de l'homme ne résulte pas forcément de conditions de vie meilleures." Il reste toujours que la conversion vient d'en haut et que la liberté intérieure que les saints Pères appellent "apatheia" demeure le fruit du Saint Esprit.

Le monde moderne nous a sensibilisés à l'idée que l'injustice n'était pas aussi irrévocable que les lois de la physique, qu'une libération de l'homme doit être entreprise dans l'espérance à cause d'une synergie divino-humaine qui opère dans la communauté des hommes mais que l'attitude essentielle et déterminante de l'être reste la prière et le témoignage rendu avec les Pères. Seul, en définitive, l'Esprit du Seigneur est créateur de liberté.

diverses. Les théologiens réunis en Crète ont écrit : "Le premier témoignage de l'Eglise en tant que communauté historique vivant la vie trinitaire sur terre est d'être un signe, un sacrement de cette vie, plutôt que d'accomplir de nombreuses actions pour transformer des structures injustes en structures justes, ou de parler pour critiquer les structures injustes, ou encore de prescrire des modèles de structures plus justes." Ce passage est susceptible d'une interprétation saine si l'on entend qu'être signe de la vie trinitaire précède logiquement - mais non chronologiquement - l'engagement pour la libération. (...)

Notre monde contemporain est sensible au fait que c'est l'oeuvre commune - et non seulement l'exploit ascétique - qui est revêtue de sainteté. Il est une lutte - et cela a été bien vu par les théologiens - avec les principautés et les puissances, les esprits du mal dans les lieux célestes qui se cachent derrière les structures injustes. Voilà pourquoi la lutte décisive reste une lutte spirituelle. Mais évidemment, il faut parler contre les structures injustes car après tout "au commencement était la Parole" et la parole de la foi est toujours créatrice de nouvelles réalités. Parler pour Dieu en face de quelqu'un c'est bien cela la prophétie et l'Apôtre prescrit de ne pas éteindre l'Esprit.

Trois remarques s'imposent : la première étant que l'Eglise sera d'autant plus efficace dans l'oeuvre de libération qu'elle sera libérée elle-même des schémas de domination exercés par les clercs ou les laïcs : du démocratisme égalitaire où l'autorité de Dieu, de Sa Parole et des saints canons ne compte plus, de l'exploitation par des prêtres et des fonctionnaires ecclésiastiques, de la richesse, de l'identification au pouvoir établi, de l'embourgeoisement pontifical et de l'onction dans le vocabulaire et les manières qui transforment l'Eglise en un corps soumis comme le corps social à la loi de la mort.

La seconde remarque est que l'Eglise, dans la captivité de Babylone, étant exclue, ici ou là, de tout dialogue avec le monde, est parfois condamnée au silence. Certains hommes d'un très grand courage arrivent à percer ce mur de silence mais d'autres ressentent leur propre misère au milieu de la terreur et ils en pleurent. Il est impératif, dans ces conditions, de se sauver du mensonge et de ne pas périr par la sagesse de ce siècle. Une très grande compassion à l'égard de cette Eglise est pour elle source de joie et d'une vérité à accomplir par la bonté et les larmes.

La troisième remarque est celle faite par Jürgen Moltmann quand il écrit : "Eschyle a dit que l'homme perd la moitié de sa vertu dans l'esclavage, mais il n'a pas dit que l'homme gagne la moitié de sa vertu dans la liberté. En d'autres termes, si l'exploitation, l'oppression et l'aliénation de l'homme résultent souvent de mauvaises conditions de vie, la libération de l'homme ne résulte pas forcément de conditions de vie meilleures." Il reste toujours que la conversion vient d'en haut et que la liberté intérieure que les saints Pères appellent "apatheia" demeure le fruit du Saint Esprit.

Le monde moderne nous a sensibilisés à l'idée que l'injustice n'était pas aussi irrévocable que les lois de la physique, qu'une libération de l'homme doit être entreprise dans l'espérance à cause d'une synergie divino-humaine qui opère dans la communauté des hommes mais que l'attitude essentielle et déterminante de l'être reste la prière et le témoignage rendu avec les Pères. Seul, en définitive, l'Esprit du Seigneur est créateur de liberté.

Commission paritaire : n° 56 935

Abonnement annuel

Directeur : Michel EVDOKIMOV

SOP mensuel SOP + Suppléments

Rédacteur : Jean TCHEKAN

France

130 F

300 F

ISSN 0338 - 2478

Autres pays

160 F

400 F

Tiré par nos soins

c.c.p. : 21 016 76 L Paris
